



maría  
gainza

---

la faussaire  
de buenos  
aires

Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Gersende Camenen



## LA FAUSSAIRE DE BUENOS AIRES / MARÍA GAINZA

À Buenos Aires, une mystérieuse faussaire a atteint le statut de légende : imitatrice de génie et peintre de talent, la Negra s'est entourée d'artistes et autres comparses pour inonder le marché de l'art d'« authentiques faux ». Nuit après nuit, tous se retrouvent dans l'étrange Hôtel Mélancolique.

Des années plus tard, la narratrice, critique d'art sur le déclin, se plonge dans les archives et enquête sur leurs aventures. Peu à peu, se dessine ainsi en creux le portrait de cette femme insaisissable – et de la grande Mariette Lydis qu'elle a inlassablement copiée.

Mêlant personnages réels et imaginaires, María Gainza enveloppe et envoûte son lecteur par touches, oscillant entre humour, délicatesse et réalité triviale. Méditation passionnante sur ce que nous entendons par « authenticité » – dans l'art et ailleurs –, *La Faussaire de Buenos Aires* est une galerie de femmes fortes et inspirantes.

María Gainza est née en 1975 à Buenos Aires, où elle vit aujourd'hui. Elle a travaillé comme correspondante du *New York Times* en Argentine, ainsi que pour *ArtNews*. Elle a également collaboré à plusieurs revues culturelles et a été coéditrice d'une collection sur l'art argentin. Après un recueil de notes et d'essais en 2011, elle publie son premier roman, *Ma vie en peintures* (Gallimard, 2018), acclamé par la critique et traduit dans une dizaine de langues. *La Faussaire de Buenos Aires* est son second roman, récompensé par le prix Sor Juana Inés de la Cruz 2019.

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Gersende Camenen.

**À propos de son premier roman : « Une sensibilité peu commune et un féroce sens de l'humour. »**

**L'Express**

# LA FAUSSAIRE DE BUENOS AIRES

*du même auteur*

MA VIE EN PEINTURES, Gallimard

MARÍA GAINZA

# LA FAUSSAIRE DE BUENOS AIRES

Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par GERSENDE CAMENEN

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :  
*La luz negra*

© María Gainza, 2018  
CASANOVAS & LYNCH AGENCIA LITERARIA S.L.

© Christian Bourgois éditeur, 2022,  
pour la traduction française

ISBN : 9782267046571

*Pour Azucena*





## La numéro Un

Je suis arrivée, enfin, à l'Hôtel Étoile. Un écriteau sur la porte annonçait qu'il était complet mais je suis entrée et j'ai demandé une chambre. On m'en a donné une au dixième étage; avec vue sur le cimetière, une baignoire en marbre d'Italie, un bureau Louis XVI, un lit grand comme un radeau et des bonbons enveloppés de papier doré incrustés sur les oreillers comme de faux diamants dans la neige. J'ai dit au réceptionniste que mon mari me rejoindrait plus tard avec nos valises, mais mon mari ne viendra jamais. Je n'ai pas l'habitude de mentir éhontément mais il s'agit d'un cas de force majeure.

Je me suis enregistrée sous le faux nom de María Lydis. Personne ne m'a demandé mes papiers; si quelqu'un l'avait fait, il aurait peut-être reconnu la critique d'art que j'ai su être. Mais qui soupçonnerait que cette femme emmitouflée dans ce manteau de fourrure noir miteux a fait carrière pendant un temps dans le monde de l'art, et a même joui d'un certain

prestige, fondé, me semble-t-il, sur l'illusion qu'une prose sensible est synonyme d'un tempérament honnête et que le style fait la personnalité.

Je resterai confinée dans ma « chambre impériale », comme l'indique la plaque en bronze sur la porte, et j'en extirperai l'écrivillon que nous portons tous en nous. Il me faut laisser sortir ce que je sais pour pouvoir tourner la page, repartir à zéro. Je me suis inspirée d'un procédé du XVII<sup>e</sup> siècle que m'a appris *Moll Flanders* de Defoe ; lorsque, en Angleterre, on condamnait quelqu'un au gibet, on lui donnait la possibilité de raconter son crime.

Ne vous attendez pas à des noms, des chiffres, des dates. Les données concrètes me filent entre les doigts, il ne me reste qu'une vague atmosphère, techniquement je suis une impressionniste de la vieille école. Et puis, toutes ces années passées dans le monde de l'art m'ont rendue prudente. Je me méfie tout particulièrement des historiens qui, avec leurs dates précises et leurs notes de bas de page glaciales, exercent sur le lecteur une contrainte sinistre. Ils lui indiquent : « Cela s'est passé ainsi. » À mon âge, j'apprécie la délicatesse, je préfère qu'on me dise : « Supposons que cela se soit passé ainsi. »

Je suis née avec une bouche tordue, la commissure droite de mes lèvres est légèrement plus haute que celle de gauche à cause d'une faiblesse musculaire. Les gens disent que ce défaut trahit mon caractère sournois, comme cet homme qui était du bon côté mais est passé du mauvais parce que ses épaules, en

marchant, avaient une lenteur féline. Quand on te répète quelque chose à tout bout de champ, tu finis par le croire. Aujourd'hui, s'il y a bien quelque chose qui me définit, c'est un état d'égarement permanent. Très jeune, pour des raisons qu'il n'est pas lieu d'expliquer, j'ai perdu tout espoir dans les hommes et les femmes. De toute manière, ces dernières m'ont toujours tenue à distance. Une seule d'entre elles a cru en moi, et m'a donné confiance ; les gens qui vous font ce cadeau, vous leur devez tout.

Nous nous sommes rencontrées au cabinet d'expertise de la Banque Ciudad. Enriqueta y était entrée dans les années soixante après de brillantes études à l'École nationale des Beaux-Arts. J'y étais arrivée, moi, par piston, comme tout le monde à mon époque.

Deux ans plus tôt, lors d'une fête de Noël, mon oncle Richard avait expliqué, sur le ton pâteux de ceux qui boivent trop et s'embourbent en parlant, qu'il n'y aurait rien de mieux qu'un bon travail pour remettre la brebis galeuse de la famille sur le droit chemin ; les expressions toutes faites allaient bien à l'intelligence de mon oncle. En réalité, je ne cherchais pas à m'installer, mon credo personnel, c'était plutôt de naviguer à vue, sans m'attacher à rien ni à personne, mais mon entourage familial me considérait comme un cas désespéré, quelqu'un qui parviendrait, au mieux, à sortir du lot dans l'art de chasser les papillons. J'ignore pourquoi, mais j'ai fini par relever le défi. Certainement pour que mon oncle Richard la ferme une bonne fois pour toutes. Voilà donc comment, au hasard d'une conversation d'ivrognes, j'ai

eu la chance qu'on m'envoie travailler comme esclave d'Enriqueta Macedo.

À neuf heures du matin, le premier lundi d'un mois de janvier, je franchis la porte en verre du bureau des estimations de la Banque Ciudad et m'approchai de la réceptionniste assise derrière un comptoir en verre. La fille ne portait pas de soutien-gorge, une bataille gagnée de longue date, et quand je lui indiquai que mademoiselle Macedo m'attendait, elle fit un mouvement des yeux que j'interprétai comme un « bon courage ». Je franchis une deuxième porte en verre. Je remarquai l'usage abondant de ce matériau, une allusion peut-être à la transparence des transactions.

Je devinai que c'était elle sans avoir besoin de le demander. Enriqueta Macedo était l'experte la plus reconnue du milieu, une sommité du monde de l'art, et elle était accroupie quand j'entrai, prête à s'immerger dans un tableau adossé au mur. Elle ne semblait pas le regarder mais le renifler. Je me raclai timidement la gorge, comme dans les films. Elle se redressa avec une aisance remarquable pour une femme de son âge et leva son menton pour me rappeler que c'était à moi de me rapprocher d'elle (je me rendrais compte plus tard qu'elle adoptait cette attitude hautaine pour cacher les rides de son cou). Elle portait une chemise jaune citron et un tailleur gris acier froissé. De prime abord, elle était banale, voire ridicule, mais, comme je le comprendrais plus tard, ses traits extérieurs étaient le pendant exact de son esprit.

Je me dépêchai de traverser la pièce. Ses yeux me scannèrent de la tête aux pieds comme une IRM. Incapable de soutenir son regard, je fixai ses chaussures telle une simple chose noire sur le sol.

Et avant même que je n'ouvre la bouche, elle m'annonça :

— J'espère que tu as fait tes devoirs.

Je lui adressai mon pitoyable sourire de travers. Je crois que mon asymétrie la fit rire, ou pleurer, ou soupirer. Enriqueta fit claquer ses lèvres d'un air de commisération et m'accompagna jusqu'à une table.

— Ne te laisse pas impressionner par mes railleries. J'ai cette vilaine habitude de taquiner. Pour le moment, commence par découvrir nos petits secrets de famille.

Et elle me désigna vingt dossiers noirs qui contenaient, comme une redingote cherchant à camoufler un gros ventre, tous les reçus des tableaux laissés en dépôt au cours des derniers mois. Je les regardai pendant un moment, un gros tas de paperasse, et après avoir feint de m'y intéresser, je me résignai à accepter mon sort. Je finirai bien par m'y habituer, me dis-je. C'est fou la vitesse à laquelle on s'habitue à tout.

À l'âge de vingt-cinq ans, j'avais atterri dans le cabinet d'expertise le plus important du pays : le lieu qui décidait en despote du prix et de l'authenticité des tableaux circulant sur le marché, prêtait sur gage et servait de dépôt lorsqu'une peinture faisait l'objet d'un litige. Si de l'extérieur, cela semblait séduisant,

à l'intérieur, c'était une sombre administration déprimante et grise.

Parfois, une sensation diffuse d'angoisse m'envahissait dans cet antre, entourée d'employés qui ne parlaient que de profits et maniaient une langue étrangère que je comprenais sans, pour autant, être capable de suivre les conversations, comme si le sens des phrases m'échappait même si j'en saisisais chaque mot pris à part. Rapidement, pour assurer ma position dans cette famille vouant un culte à l'argent, je m'inventai une douteuse vertu : le mépriser.

Seule Enriqueta semblait comprendre mon asphyxie morale. Tant d'années ont passé qu'il est difficile de rendre pleinement justice à cette femme, mais disons que j'avais trouvé en elle ce charme qui s'était fait si rare autour de moi.

C'était ce genre de femmes qui se bonifient avec l'âge. Elle devait penser : ouf ! enfin, la vieillesse. En hiver elle portait un manteau de fourrure noire qui ressemblait au pelage d'un chien galeux. C'était un vêtement défraîchi mais qui tenait chaud, et c'est tout ce qui importait à sa propriétaire. Elle entrait par la porte du bureau, traînant derrière elle un air de délicieuse sévérité, produit, sans doute, de sa longue fréquentation des œuvres d'art. « Ces tableaux, comme les montagnes, survivront longtemps après nous », disait-elle en regardant autour d'elle.

Enriqueta ne se faisait pas d'idées romantiques sur les gens, mais elle nourrissait une foi dans l'art qui frisait l'ésotérisme. Bien qu'elle en parlât peu, elle semblait venir d'une civilisation plus ancienne qui ne

ressentait pas le besoin de tout mettre en mots. Son bureau était sobre, avec des fauteuils en cuir véritable et des reproductions encadrées de William Blake. «Ma seule religion», me précisa Enriqueta la première fois que j'y entrai et que je les regardai de loin. «Rapproche-toi, elles pourraient certes, mais elles ne mordent pas.» C'étaient les gravures du *Paradis perdu*. Les scènes de l'enfer me parurent infiniment supérieures à celles du ciel, mais je n'en dis rien. Je ne savais pas encore qu'avoir une opinion personnelle pouvait être une qualité en soi. Un jour viendrait où on me paierait pour donner mon avis.

Il flottait un air de mystère dans le bureau d'Enriqueta – c'était le genre de pièce qui aurait pu avoir une porte dérobée cachée derrière une rangée de livres. Alors qu'elle était assise à sa table, sa tête émergeait d'une pile de catalogues d'art qui la protégeaient du monde telle une ronde de chariots éloignant les Indiens. On ne savait pas grand-chose de ses origines. Elle ne parlait jamais de sa famille à l'exception d'un arrière-grand-père qui avait été dévoré par les naufragés du *Radeau de la Méduse*. Et ce détail généalogique mis à part, elle avançait dans la vie comme si elle était seule.

Elle était sévère et froide, les gens du cabinet – des gens normaux pour ne pas dire médiocres – la trouvaient hautaine; à moi, elle m'a tout de suite plu. Et non seulement parce que travailler avec elle aiguisait mon esprit, mais parce qu'il y avait quelque chose en elle qui vous forçait à la considérer comme une sorte de

monstre appartenant à une race supérieure. Enriqueta était étrange, mais pas dans le mauvais sens du terme. C'était une initiée, et c'est ce qui la distinguait du commun des mortels. Elle possédait « l'œil de faucon » qui dans le monde de l'art, comme « l'œil clinique » en médecine, est un talent en voie de disparition. Elle était capable de voir à travers un tableau, d'en percevoir le noyau. Elle avait le don inné de décomposer mentalement une image et de la reconstruire comme un fabricant suisse devant un mécanisme d'horlogerie et, en bonne luddite, elle rejetait d'emblée toute forme d'avancée technologique en matière d'authentification des œuvres; elle se fiait exclusivement à une lampe de poche qui tenait dans la paume de sa main et émettait un faible rayon bleu. « La lumière noire », c'est ainsi qu'on l'appelle dans le jargon de la police scientifique qui l'utilise pour détecter des traces de sang, de sperme, de salive et de sueur mais ce que les experts en art recherchent à l'aide de cette lumière, ce sont les ajouts de dernière minute sur une toile. Selon Enriqueta, ce petit appareil était la seule technologie dont elle avait besoin pour analyser en profondeur un tableau. Tout le reste, c'est en soi qu'on le trouvait.

Combien de temps une femme comme Enriqueta tarderait-elle à me démasquer? Un mois? Une semaine? Il lui suffirait peut-être de quelques minutes. Quoi qu'il en soit, et contre toute attente, l'opinion qu'elle se forgea de moi dut lui sembler satisfaisante car elle m'adopta sur-le-champ et avant que je ne m'en rende compte, elle m'avait choisie pour héritière.



— Crois-moi, ici, ne montre pas d'enthousiasme pour quoi que ce soit, me dit-elle quelques jours seulement après avoir fait ma connaissance. Ne leur laisse pas deviner dans quelle étoffe tu es taillée et ces gens te laisseront en paix.

Pour m'inculquer l'équanimité, elle prenait pour exemple l'histoire d'Anaxagore qui, ayant appris la mort de son fils, s'exclama : « *Sciebam me genuisse mortalem* » (« Je savais que j'avais engendré un mortel »). Mais je suis certaine que cette ataraxie qu'elle arborait pour devise philosophique n'était pas un penchant naturel. Je pense que c'était son système de défense contre la vie.

Durant les premiers mois, elle me donna une formation accélérée en expertise d'art. J'étais jeune, j'en savais peu et le peu que je savais, je le comprenais à peine mais un rien éveillait ma curiosité vorace. Je ne la quittais pas d'une semelle et je notais ses leçons dans des petits cahiers Rivadavia à couverture rigide. Les couvertures indiquent : « La recherche du pedigree », « La provenance », « Comment distinguer le vieux papier d'un faux teinté au thé », « Les petits détails comme les oreilles et les ongles (la technique de Giovanni Morelli) ». Enriqueta affectionnait les expressions précises, vives, piquantes comme un hérisson. Elle parlait souvent par proverbes et ne distinguait pas ceux qu'elle empruntait de ceux qu'elle inventait. « Il faut parler de peinture, c'est le chemin le plus court pour connaître les gens », ou « Quand on regarde un tableau, il faut avoir envie d'aller aux

toilettes, contracter ses sphincters maintient l'esprit en alerte», ou «Pour démasquer un être humain, il n'y a rien de mieux que l'art, c'est le détecteur de mensonges le moins cher que je connaisse». Elle me sortait tout ça de nulle part.

Le vendredi, le jour où il y avait moins de travail au cabinet, elle m'envoyait à la bibliothèque chercher de vieux catalogues d'enchères; elle me les faisait regarder des heures durant. «C'est un muscle, expliquait-elle, il faut l'entraîner.» Je regardais sans savoir ce que je devais regarder; quand, de guerre lasse, je le lui disais, elle me répondait: «Le moment viendra où tu sentiras, tu percevras, tu sauras comment on doit voir une chose.» Plutôt que des conseils de peinture, elle semblait prodiguer des conseils de vie.

J'ajouterai une dernière chose à propos d'Enriqueta: elle était très vivante, et pour moi, l'aider à faire des mots croisés, retirer les arêtes de son poisson, et même nouer les lacets de ses chaussures quand les rhumatismes lui grippaient les doigts, tout était poésie.

À six heures du soir, les employés de la banque filaient dans les couloirs comme les rats dans les égouts. Alors nous montions sur la terrasse pour poursuivre notre conversation. Devant le parterre privilégié d'un crépuscule, Enriqueta pouvait parler des heures durant de Giorgio Vasari, Karel van Mander, Pic de La Mirandole, sans pour autant employer le jargon pesant et solennel des académiciens; elle parlait d'eux avec chaleur, comme on le ferait à propos

d'amis de longue date; elle fermait les yeux et les appelait par de tendres surnoms, les grondait parce qu'ils négligeaient leur tenue. Je crois qu'elle oubliait parfois où elle se trouvait et avec qui. Mais il y avait des jours où, si le ciel de la fin d'après-midi était dégagé, une rare combinaison de rayons du soleil, de pollution et de néons publicitaires baignait l'espace autour de nous d'une lumière couleur pomme au four, la même que celle des tableaux du préraphaélite Burne-Jones. C'était un effet d'optique qui ne durait pas plus de cinq minutes, mais à peine commençait-il qu'Enriqueta bondissait de sa chaise longue tel un toast hors du grille-pain, tournait son regard vers le ciel et, les lèvres serrées, murmurait: «*Flammantia moenia mundi.*» À cet instant, la lumière cuivrée percutait sa poitrine et ressortait par ses omoplates et un long et intense frisson me parcourait; soudain je la voyais pour ce qu'elle était, une artiste sans œuvre, une œuvre d'art en soi.

Je lui fis comprendre sans tarder que j'étais à son entière disposition, qu'il s'agisse de lui servir un café ou de commettre un meurtre avec préméditation. Enriqueta lut en moi comme dans un livre ouvert.

Un an s'était écoulé lorsqu'un dimanche matin elle me laissa un message sur mon répondeur disant qu'elle m'attendrait à cinq heures de l'après-midi, à l'angle des rues Suipacha et Sarmiento, et que je l'y rejoigne avec mes affaires de natation. Je fis mon sac en bon soldat et, tout en me dirigeant vers le point de rencontre qu'elle m'avait indiqué, je me souvins

de cette maxime affirmant que le caractère se forge le dimanche après-midi.

Lorsque j'arrivai, elle était à la porte, fumant une Gauloise; elle fumait toujours sa Gauloise jusqu'au dernier millimètre, et une fois qu'elle avait terminé, elle jetait son mégot par terre et l'écrasait de son talon bobine. Elle me fit signe de la suivre; il y avait une grande intimité dans son geste. « Commets un crime et le monde sera soudain de verre », murmura-t-elle en regardant de part et d'autre tandis que nous entrions dans Les Bains Colmegna où les employées, visage rosé, mine autoritaire et uniforme blanc, la saluèrent comme une habituée.

Dans un vestiaire humide, j'enfilai un maillot de bain à l'élastique fatigué puis je me dirigeai vers une piscine qui jadis avait eu l'allure d'un aquarium rempli de sirènes et de Neptunes au corps ferme mais qui aujourd'hui semblait presque à l'abandon avec ses mosaïques décollées. Autour du bassin, assis les pieds dans l'eau, quelques vieux à la peau flasque rumaient la solitude et la peur.

Enriqueta apparut quelques minutes plus tard, d'un chic inattendu dans son maillot de bain noir, alors qu'elle descendait l'escalier en Inox, agile comme une main apposant sa signature et plongea dans l'eau tiède. Nous restâmes en planche pendant un moment, en silence; c'est vrai ce qu'on dit: le vent vous éloigne du reste de vos semblables mais l'eau réunit.

En sortant nous nous enveloppâmes dans de grandes serviettes blanches et rêches et, tels deux moines chartreux, nous avançâmes le long d'un



# **La Faussaire de Buenos Aires**

**María Gainza**



Cette édition électronique du livre  
*La Faussaire de Buenos Aires* de María Gainza  
a été réalisée le 18 mars 2022  
par Christian Bourgois éditeur.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
ISBN : 9782267046229  
ISBN PDF : 9782267046571  
Numéro d'édition : 2544